

Que voilà d'écritures à propos du comte Fosco ! et "Je résultat net, quel est-il ?"—ainsi que dirait notre chère M. Gilmore, dans le jargon particulier aux gens d'affaires. Je dois me borner à répéter que nos relations, à peine esquissées, m'ont donné pour le comte une sorte de goût étrange ; il a pour moi un attrait que je me reproche en y cédant. C'est presque le même ascendant qu'il a pris, on le voit bien, sur le maître de céans.

En effet, malgré les libertés parfois un peu grossières qu'il prend, de temps en temps, à l'égard de "son gros ami," sir Percival n'en a pas moins peur, je le vois fort bien, de donner au comte un sérieux motif de mécontentement. Cette peur, je me demande quelquefois avec surprise si je ne l'éprouve point. Très certainement, je ne vis oncques un homme que je fusse plus fâchée d'avoir pour ennemi. Serait-ce que je l'aime, ou que j'en ai peur ? "Chi sa !" — comme dirait le comte Fosco, dans la langue qui est la sienne.

(16 juin.)—Un incident à noter, aujourd'hui, en sus de mes idées et de mes impressions. Il est arrivé un visiteur, — tout à fait inconnu à Laura comme à moi, — et que sir Percival, semble-t-il, n'attendait guère.

Nous étions assis au "lunch", dans cette pièce décorée de nouvelles fenêtres "à la française", qui donne sous la véranda ; et le comte (qui avale la pâtisserie avec une aisance dont je n'ai vu d'exemple que dans les pensionnats de petites filles), le comte venait de nous réjouir en réclamant majestueusement sa quatrième tartelette, — quand un domestique entra pour annoncer le nouveau venu.

—M. Merriman vient d'arriver, sir Percival, et demande à vous voir immédiatement...

Sir Percival tressaillit, et jeta sur cet homme un regard où se peignait une sorte d'alarme irritée.

—M. Merriman ? répéta-t-il, comme s'il

pensait que ses oreilles eussent dû le tromper.

—Oui, sir Percival : M. Merriman de Londres.

—Où est-il ?

—Dans la bibliothèque, sir Percival.

A peine cette dernière réponse eut-elle été donnée, que le maître de la maison se leva et se précipita hors de la chambre, sans adresser la moindre excuse à aucun de nous.

—Qui est M. Merriman ? demanda Laura, s'adressant à moi.

—Je n'en ai pas la moindre idée... A ceci dut se borner ma réponse.

Le comte avait absorbé sa quatrième tartelette, et se trouvait, en ce moment, près d'une table volante, occupé à soigner son malicieux kakatoès. L'oiseau perché sur l'épaule, il se retourna de notre côté :

—M. Merriman est le "solicitor" de sir Percival, dit-il le plus tranquillement du monde.

Le "solicitor" de sir Percival. On ne pouvait répondre plus directement à la question de Laura ; et néanmoins, vu les circonstances, cette réponse ne disait pas tout ce qu'on eût voulu savoir. Si M. Merriman eût été mandé spécialement par son client, il eût été assez simple qu'il quittât son cabinet pour répondre à cet appel.

Mais lorsqu'un homme de loi, sans y être formellement invité, fait un voyage comme celui de Londres dans le Hampshire, quand son arrivée chez un gentleman a l'air de surprendre au dernier point ce gentleman lui-même, on peut, sans risques, tenir pour certain que la visite du jurisconsulte présage des nouvelles très-importantes, très-inattendues ; — nouvelles qui peuvent être ou fort bonnes ou fort mauvaises ; mais dans l'un ou l'autre cas, ne sauraient se confondre avec celles qu'on reçoit tous les jours.

Laura et moi demeurâmes à table, sans mot dire, pendant un quart d'heure ou plus, cherchant avec une certaine inquié-

tude le sens possible de cet incident, et attendant, si cela devait arriver, que sir Percival revint promptement auprès de nous. Mais rien ne nous annonça son retour, et nous nous levâmes pour quitter la salle.

Attentif comme d'habitude, le comte abandonna le coin où il donnait à manger à son perroquet, et, ayant toujours l'oiseau perché sur son épaule, vint nous ouvrir la porte. Laura et madame Fosco passèrent les premières. Au moment où j'allais les suivre, il m'arrêta par un signe, et m'adressa quelques paroles de la plus étrange façon du monde :

—Oui, disait-il, répondant avec calme à l'idée qui dans ce moment-là même me travaillait l'esprit, tout comme si je la lui avais expressément confiée... Oui, miss Halcombe, il est arrivé quelque chose...

J'allais répondre : "Je n'ai rien dit de pareil." Mais l'odieuse kakatoès, hérissant ses ailes rognées, poussa une clameur aiguë, mit en l'air tout mon système nerveux, et je me trouvai fort heureuse de me glisser hors de l'appartement.

Je rejoignis Laura au pied de l'escalier ; sa secrète préoccupation était justement la même que la mienne, celle que le comte Fosco avait si bien devinée, et lorsqu'elle parla, ce fut pour répéter ce qu'il avait dit. Elle m'avoua, dans le tête-à-tête, qu'à son avis "il avait dû arriver quelque chose."

III

(16 juin.)—Il me faut, avant de m'aller coucher, ajouter encore quelques lignes à notre chronique de ce jour.

Environ deux heures après que sir Percival se fût levé de table pour aller recevoir dans la bibliothèque son "solicitor," M. Merriman, je sortis de chez moi toute seule pour aller faire un tour dans les plantations. Comme j'arrivais au dernier palier, la porte de la bibliothèque s'ouvrit, et les deux gentlemen en sorti-

rent. Jugeant à propos de ne pas les déranger en me montrant sur l'escalier, j'attendis, pour descendre, qu'ils eussent traversé le vestibule. Bien qu'ils se parlassent avec une certaine précaution, les mots échangés entre eux étaient articulés assez nettement pour arriver jusqu'à moi.

—Tranquillisez-vous, sir Percival ! disait l'homme de loi ; tout cela dépend de lady Glyde...

J'avais déjà repris le chemin de ma chambre, où je comptais rentrer pour deux ou trois minutes encore, lorsque le nom de Laura, ainsi prononcé par un étranger, m'arrêta sur place. Je sais qu'il est très-mal, très-peu honorable d'écouter aux portes. Mais où est donc la femme, — et je dirai parmi les meilleures, — qui puisse régler sa conduite d'après les principes abstraits de l'honneur, quand ces principes lui montrent un chemin absolument opposé à celui où l'appellent et ses affections les plus profondes et les intérêts légitimes qui en dérivent.

J'écoutai donc ; et, dans des circonstances identiques, vraiment oui, j'écouterais encore ? J'écouterais, l'oreille collée au trou de la serrure, si je ne pouvais me tirer d'affaire autrement.

—Vous comprenez bien, sir Percival ? continua l'avocat. Lady Glyde devra signer son nom en présence d'un témoin, — de deux témoins, si vous y voulez mettre encore plus de forme, — et ensuite, posant son doigt sur le sceau, elle aura ces paroles à prononcer : "Je délivre ceci, comme un acte émané de moi." Si cette petite cérémonie s'exécute d'ici à huit jours, l'arrangement aura complètement réussi, et nous serons au bout de nos peines ; sinon...

—Que voulez-vous dire avec votre "sinon ?" demanda sir Percival, d'un ton irrité. S'il "faut" que la chose se fasse, elle se fera... Je vous en réponds, Merriman.